La réception du fait littéraire par la critique journalistique

Dominique Bertelli, *The literary reception by the press*

Dominique Bertelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4800>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4800

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 165-178

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Dominique Bertelli, « La réception du fait littéraire par la critique journalistique », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 01 décembre 2005, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4800> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4800>

> NOTES DE RECHERCHE

DOMINIQUE BERTELLI

Laboratoire de recherches appliquées en sciences sociales
Université Paul Sabatier-Toulouse 3
bertelli.dominique@free.fr

LA RÉCEPTION DU FAIT LITTÉ- RAIRE PAR LA CRITIQUE JOURNALIS- TIQUE

Résumé. — On se propose de définir un cadre théorique de références et quelques pistes de recherche pour situer les études de réception du fait littéraire par la critique journalistique dans le champ des sciences de l'information et de la communication. Après avoir mis en évidence les limites de deux importantes études en la matière – la première, due à Joseph Jurt (1980), d'orientation littéraire, positiviste et critique ; la seconde due à Pierre Verdrager (2001), d'orientation sociologique, constructiviste et a-critique –, on établira les fondements d'une approche contextualiste et non essentialiste, apte à appréhender notamment le double impact des interférences de l'organe-support et des effets structurants du contexte et de la fonction économique sur le discours critique.

Mots clés. — Réception, fait littéraire, critique journalistique, approche positiviste, approche constructiviste, approche contextualiste

Loin des habituelles études de réception de la production littéraire par la critique journalistique, se résumant trop souvent en d'aimables compilations de quelques coupures de presse, Joseph Jurt et Pierre Verdrager ont proposé, à quelque vingt ans d'intervalle, deux ouvrages importants qui se distinguent par leur souci d'examiner un corpus critique quasi exhaustif, d'explicitier et d'argumenter leurs présupposés théoriques, et de conduire à son terme une démarche rigoureuse. Il n'en reste pas moins que les voies étroites adoptées par ces auteurs – d'orientation littéraire pour le premier, sociologique pour le second – semblent à bien des égards manquer leur objet d'étude. Si l'on admet que, la littérature n'étant pas réductible à un phénomène immanent, le « fait littéraire » se définit par « l'échange, la communication, [...] le mouvement de l'auteur vers le public » (Escarpit, 1967 : 23) et que, partant, la réception par la critique journalistique est un « moment constitutif » de la production de l'œuvre (Bourdieu, 1992 : 285), on comprendra la nécessité d'adopter en matière d'analyse métacritique une perspective communicationnelle non essentialiste qui, de fait, s'inscrit dans le cadre théorique délimité par la notion d'« espace public revisité » (Miège, 1989). C'est ainsi qu'après avoir formulé les réserves que suscitent les travaux de Joseph Jurt et de Pierre Verdrager, nous nous proposons de baliser quelques pistes de recherche afin de contribuer à l'établissement d'une méthodologie apte à décrire, dans toute sa complexité, la réception du fait littéraire par la presse. Le lecteur ne trouvera donc pas ici l'exposition d'un système, mais un ensemble d'incitations à des tâches futures.

Une perspective positiviste

Le programme de Joseph Jurt (1980 : 34) est ainsi formulé : « Une sociologie de la réception ne se contentera pas de décrire les différentes lectures [...] ; elle réfléchira sur les critères du jugement critique et notamment sur les facteurs extra-textuels qui conditionnent ces critères ». Reste que, sitôt énoncé, ce programme a priori séduisant se restreint sensiblement, l'analyse des « critères de perception » et de « leurs conditionnements socio-historiques » se limitant peu ou prou à « vérifier l'hypothèse d'un conditionnement des jugements critiques par les options idéologiques », implicites ou explicites de l'organe-support (ibid. : 43). Et cette restriction est d'autant plus drastique qu'au bout du compte, c'est le « classement selon les courants idéologiques des journaux » qui servira « de cadre pour l'insertion des résultats obtenus » (ibid. : 47). L'analyse s'attache donc à apprécier quantitativement et qualitativement l'accueil que les romans considérés de Georges Bernanos « ont trouvé dans les différents courants idéologiques » (ibid. : 307) et « à mesurer le degré de conformité [des critiques] avec l'orientation du journal-support » (ibid. : 38), pour conclure à une « assez grande cohérence des réactions à l'intérieur des courants donnés » et à une influence forte des « présupposés idéologiques relatifs » (ibid. : 312). Force est de constater qu'au terme d'une longue et minutieuse

étude, les résultats produits restent limités et un rien décevants, du fait avant tout d'une hypertrophie du facteur politique qui n'est pas sans poser problème. En admettant un fort alignement de la critique journalistique sur l'unité idéologique de sous-ensembles constitués, en effectuant donc un rabattement excessif du jugement esthétique sur la partition politique, la démarche adoptée s'interdit l'accès à des lignes de partage moins attendues et à des positionnements plus complexes. Au moins trois paramètres modulateurs sont en effet sous-estimés.

Premièrement, le jeu des interactions structurantes au sein du sous-champ que constitue la critique journalistique. S'il n'est pas réellement pris en compte par l'analyse, ce premier paramètre est du moins signalé rapidement (ibid. : 58) ; cependant, et non sans paradoxe, quand Joseph Jurt remarque à propos de la réception de tel roman que plusieurs comptes rendus étayaient leur jugement en mentionnant des articles parus par ailleurs, sa conclusion fait preuve d'un singulier aveuglement : « Toujours est-il qu'on ne saurait conclure de ces rares mentions à une communication inter-critique intense » (ibid. : 3987 195). C'est oublier que cette « communication inter-critique » opère massivement sur le mode de l'implicite, selon notamment des modalités induites par les effets d'homologie de champs (Bourdieu, 1992 : 268). Pour le dire autrement, la teneur d'un compte rendu est non seulement fonction directe de l'œuvre considérée, mais aussi, et parfois très sensiblement, fonction de la volonté de singularisation critique induite par le fonctionnement dispositionnaliste du sous-champ.

Deuxièmement, les effets de la logique des usages sur les modalités de choix et d'ajustement des critères de sélection et de jugement. Par exemple, il y a fort à parier que la ligne radical-socialiste d'un journal régional tel que *La Dépêche du Midi* influe moins sur l'agenda et la tonalité de la page littéraire que la visée d'un public principalement rural, plutôt âgé et de surcroît politiquement fort hétérogène. Par ailleurs, on sait que l'appréciation critique participe souvent au premier chef, non des positions politiques affichées par l'organe-support, mais des valeurs socioculturelles véhiculées « qui sont inscrites dans le contrat imaginaire qui relie le support médiatique et son lecteur » (Charaudeau, 1988 : 54), moyennant quoi le positionnement critique est avant tout fonction non des stratégies idéologiques mais des stratégies énonciatives qui caractérisent le support (Véron, 1988 : 21). Troisièmement, le degré d'indépendance relative de la chronique littéraire à l'intérieur d'un périodique, que la marge de manœuvre soit inhérente à un choix éditorial – ce fut par exemple le cas pour l'hebdomadaire d'extrême droite *Candide* optant pour une ligne libérale en matière de critique littéraire –, ou à la trajectoire personnelle d'un collaborateur – ainsi du farouche antidreyfusard Léon Daudet qui défendit les œuvres

d'André Gide ou de Marcel Proust dans les colonnes de *L'Action française*, ou de Jean Sénard, critique au *Figaro littéraire* et socialiste militant.

Enfin, un dernier parti pris fausse l'appréhension du discours critique lui-même : Joseph Jurt (1980 : 83) effectue une lecture rétrospective qui découle d'une vision a priori essentialiste du « grand écrivain », forcément « en avance sur son temps », et donc sur les critiques. De fait, cette relecture de l'histoire succombe à « la tentation téléologique qui juge de la contemporanéité d'un personnage en fonction de sa modernité, notion rétrospective par définition » (Ory, Sirinelli, 2002 : 56). Ainsi, même s'il s'en défend dans son introduction – « on n'examinera [...] pas ces écrits de la critique avec l'intention de distribuer de manière paternaliste des louanges et des blâmes » (Jurt, 1980 : 45) –, Joseph Jurt émaille-t-il son étude de jugements de valeur tranchés : « Le critique est tout de même assez intelligent pour remarquer [...] » (ibid. : 69), « de tels arguments, si ridicules soient-ils [...] » (ibid. : 73), « [les critiques] retracent un portrait statique [...] sans percevoir — ce qui est tout de même étonnant de leur part [...] » (ibid. : 138), etc. Cette forme de métacritique est d'autant plus irrecevable qu'elle ignore un des principes de la logique communicationnelle du discours critique journalistique, discours qui ne se situe pas dans le domaine de l'apophantique, mais qui argumente sur des « opinions » qui ne relèvent pas de l'épreuve de la démonstration scientifique (Breton, 1996 : 8-9, 27-28). Par ailleurs, les limites de l'analyse de Joseph Jurt apparaissent nettement sur le dernier exemple mentionné tant il s'agit moins, peut-être, de s'étonner de l'absence de perception de tel trait significatif que d'en déterminer les tenants et les aboutissants.

Une perspective constructiviste

Dans son introduction, Pierre Verdrager se positionne en prenant le contre-pied de tous les partis pris théoriques de Joseph Jurt. Point par point, s'opposent ainsi une lecture réaliste critique et une lecture constructiviste a-critique. Le constructivisme de Pierre Verdrager procède en droite ligne du programme fort, en sociologie de la connaissance, élaboré par David Bloor et l'école d'Édimbourg. On rappellera que, pour David Bloor (1976 : 4), dont les travaux servent notamment de cadre de références à tout un courant de la nouvelle sociologie française (Michel Callon, Nathalie Heinich, Bruno Latour, ...), il s'agit de « placer la science dans le champ d'une investigation sociologique systématique », cette investigation devant être conduite selon quatre principes : causalité, impartialité, symétrie et réflexivité. L'étude de Pierre Verdrager s'articule avant tout autour de deux de ces principes : elle propose une anthropologie de la critique a-critique – elle demeure « impartiale vis-à-vis de la vérité ou de la fausseté, de la rationalité ou de l'irrationalité, du succès ou de l'échec » (Bloor, 1976 : 8) – et symétrique – « les mêmes types de causes [expliquent] les croyances “vraies” et les croyances “fausses” » (ibid. : 8). De plus, pour Pierre Verdrager (2001 : 6), c'est à la condition expresse de s'immerger

dans la controverse critique que pourra être saisie « la logique des uns et des autres, admirateurs et contempteurs » et le fait que la « grandeur de l'auteur », comme toute valeur, est le résultat d'un « processus de construction » (ibid. : 7). Strictement descriptive, la démarche adoptée devra donc permettre d'échapper à toute visée évaluative qui « projet[t]e sur tant d'objets la lumière noire de l'ethnocentrisme intellectualiste » (ibid. : 11). Enfin, si Pierre Verdrager (ibid. : 205) postule que « l'adoption de la perspective symétrique oblige au relativisme », il précise que sa démarche n'est relativiste que dans un premier temps, celui de l'étude de la controverse critique précédant le processus de « classicisation » critique de l'écrivain (ibid. : 224).

Une première réserve formulable à l'endroit de ces analyses tient à une ambiguïté. Dans sa lecture de la controverse critique, Pierre Verdrager (2001 : 57) postule deux régimes de valeur « dans lesquels les personnes s'inscrivent pour régler leur conduite et instruire leur propos, et à partir desquels ils construisent la réalité et formulent des critiques » : le régime de volition, où la référence à la volonté auctoriale est primordiale, et le régime d'inspiration, qui valide une attitude de l'écrivain en ce qu'il exclut catégoriquement lucidité et conscience. Or, nous semble-t-il, rien dans le texte ne permet de répondre de façon nette à cette question : ces deux catégories d'explicitation des pratiques sont-elles induites par le corpus choisi et applicable à ce seul corpus, ou sommes-nous au contraire en présence d'une théorie exportable ? L'impossibilité de répondre ménage un flou d'autant plus gênant qu'il concerne un partage épistémologique cardinal en sciences sociales : étude de cas d'un côté, inhérente à une science « historique » dont les résultats sont statutairement liés à un contexte spécifique, ou modélisation ressortissant à une théorie « nomologique » de l'autre, dont les lois générales restent indépendantes du contexte (Passeron, 1991).

S'il s'agit d'une étude de cas où corpus et modélisation ont la même extension, l'analyse de Pierre Verdrager paraît appeler au moins deux critiques d'importance. La première tient à un défaut d'historicisation qui gauchit l'analyse en n'évitant pas toujours « la tentation platonicienne du fétichisme des essences » (Bourdieu, 1994 : 79). En effet, si elle opère une salutaire opacification, la grammaire du discours critique proposée est produite au prix d'un aplatissement chronologique quasi permanent qui élude au moins une question essentielle : en quelle mesure la distribution structurale des lieux communs constitutifs de l'elocutio critique mise au jour est-elle indépendante des conditions historiques de sa réalisation ? Par ailleurs, la logique primant ici sur l'histoire, on ne saura quasiment rien de la réception de telle œuvre de l'écrivain, sinon à ses débuts, et la restitution d'un parcours – ou du moins d'une périodisation – se limite en deux mouvements : controverse et stabilisation. Or, le choix d'établir une collection d'invariants critiques en faisant l'économie d'une ligne diachronique – qui ne peut être saisie qu'à partir de la prise en considération d'un système de

normes et de valeurs synchroniques – conduit à manquer la singularité de concrétisations critiques différenciées (Jauss, 1978) et, de fait, à manquer non seulement la singularité de la mise en œuvre et de l'altération de ces invariants qu'opère chacune de ces concrétisations successives, mais encore l'efficacité de critères non pérennes, axiologiques notamment, propres à des stratégies critiques qui sont fonction de conditions historiques précises. Cette occultation de l'histoire s'accompagne « logiquement » d'un défaut de contextualisation que Pierre Bourdieu (1994 : 92) regrettait déjà à propos des travaux de l'école d'Édimbourg. Tout se passe comme si nous avions affaire à une controverse structurée sans sujet structurant, à un ensemble de discours critiques délestés de tout ancrage socio-historique, de tout énonciateur, de tout support. Ce double refus de situer le discours critique dans l'environnement journalistique où il est produit et d'étudier les déterminations qu'opèrent certains éléments de cet environnement au discours lui-même débouche sur un constructivisme singulièrement idéaliste, et rappelle paradoxalement les limites des lectures formalistes quand elles ne s'adossent pas à une analyse socio-historique des objets appréhendés. Autrement dit, cette construction de la réalité conduit tendanciellement à une dissolution du réel.

En revanche, s'il s'agit d'une théorie à prétention nomologique, et non plus d'une grammaire idiolectale, quantité de contre-exemples peuvent être produits qui en réduisent d'autant la prétention à l'exportation. Par exemple, la réception de l'œuvre de Georges Perec montre que si les deux matrices d'existence de la controverse, proposées par Pierre Verdrager, sont aptes à rendre compte de la polémique critique qui suit la publication de *La Disparition*, elles sont en revanche inopérantes dans le cas des *Choses* 7 qui reçoit un accueil globalement positif, néanmoins prétexte à une controverse. En effet, moyennant une instrumentalisation du texte réduit au statut de témoignage révélateur et une promotion fantasmée de l'auteur en sociologue patenté, le discours critique glisse « de l'analyse littéraire au débat d'idées sur la société contemporaine » (Leenhardt, 1981 : 154). Par ailleurs, on peut s'interroger sur l'opérativité de cette modélisation dans le cas d'auteurs n'ayant pas atteint le stade de la « classicisation », bien oubliés aujourd'hui, mais dont le formidable succès en leur temps a mobilisé la chronique journalistique (un Georges Ohnet par exemple, à la fin du XIX^e siècle).

Une troisième voie : pour une perspective contextualiste

Surestimation de l'impact d'un facteur externe sur le discours critique pour l'une, occultation quasi complète des conditions de production de ce même discours pour l'autre : on l'aura compris, quelles que soient leurs indéniables qualités, les deux études que nous venons d'examiner à grands traits s'inscrivent dans une perspective réductionniste qui ne nous semble pas la plus appropriée pour saisir le discours critique en tant que phénomène de communication – soit un phénomène statutairement mul-

tidimensionnel dans la mesure où il est pris dans la structure ouverte du discours journalistique, discours agissant et agi. C'est ainsi que nous ferons nôtre la position de Bernard Miège (1996 : 13), élaborée dans la lignée des propositions épistémologiques de Robert K. Merton (1973) qui, afin de contourner le double écueil de la dilution de l'objet quand il est appréhendé par des « théories générales prétendant tout expliquer à partir du paradigme qu'elles ont choisi », ou de sa réduction qu'opèrent inmanquablement des « analyses sectorielles mono-disciplinaires », postule que « le progrès des connaissances en matière de communication viendra surtout de réflexions et de travaux, fondés sur des méthodologies intersciences, et traversant les champs couvrant la communication » (Miège, 1996 : 18).

Ni dilution, ni réduction donc. Puisqu'il s'agit de rendre compte d'un ensemble de productions discursives et journalistiques qui, de fait, sont étroitement dépendantes des contextes socioculturel et socio-technique dans lesquelles elles adviennent, la méthodologie adoptée procédera d'une perspective contextualiste telle que la définissent les pragmaticiens du discours, soucieux de refuser toute « une tradition d'isolement linguistique » (Reboul, Moeschler, 1998 : 17), d'une « stratégie scientifique ouverte » donc, qui « consiste [...] à examiner les interactions causales entre des éléments hétérogènes, certains qui appartiennent au phénomène, d'autres qui lui sont extérieurs » (ibid. : 31). Il est essentiel de préciser que ce type de stratégie n'entre pas dans une relation d'exclusion avec les lectures réductionnistes : « une stratégie contextualiste [...] consiste à compléter dans un programme de recherche une ou plusieurs stratégie(s) réductionniste(s) [...] pour rendre compte d'un phénomène que les stratégies réductionnistes n'arrivent pas à décrire de façon complète ou satisfaisante » (ibid. : 32).

Dans un premier temps, en ce qu'elle évite les deux pierres d'achoppement – hypertrophie du facteur idéologique, défaut d'historicisation – qui guettent les études métacritiques, la démarche proposée par Jean-Pierre Esquenazi dans le domaine de la critique cinématographique nous semble tout à fait opératoire et exportable dans le domaine de la critique littéraire. Étudier le discours critique, c'est « découvrir quels sont les points de vue ou “interprétants” choisis par les journalistes pour comprendre et analyser les productions cinématographiques [littéraires] » afin de mettre « en évidence les grands modèles d'interprétation disponibles à une époque donnée [...] et la façon dont les films [œuvres littéraires] s'y inscrivent » (Esquenazi, 2003 : 103, mis en italique par nous). Cependant, dans une perspective contextualiste, une telle démarche appelle la complexification : pour rendre compte, quand ils sont efficaces, soit des effets structurants ou surdéterminants du contexte, soit des interférences du support, il s'agira de replacer le discours critique au sein du « texte journalistique » (Charron, de Bonville, 1996), et donc d'enrichir une analyse de discours historicisée (Bonnafous,

Jost, 2000), en tirant toutes les conséquences du fait qu'un périodique n'est pas un simple appareil technique, mais un dispositif signifiant et conflictuel : « L'unité du journal [...] n'est pas une unité statique (un système fait de parties complémentaires qui s'assembleraient dans un fonctionnement harmonieux) mais une unité en conflit (qui ne se résout pas dans quelque synthèse dialectique) » (Mouillaud, 1990 : 146) ; un dispositif où le compte rendu, comme tout article, est de fait « l'enjeu de stratégies qui le tendent dans des directions opposées » (ibid. : 145).

Ainsi considérer le compte rendu critique comme une production intentionnelle exclusivement justifiable d'une signature donnée revient-il à ignorer la triple détermination dont il est par ailleurs l'objet en tant que partie prenante d'un faisceau de relations intrasémiotiques informant l'« aire scripturale » de la page (Peytard, 1975), de relations intersémiotiques restreintes qui définissent la grammaire implicite du périodique en tant que série et partant une économie générale du traitement du fait littéraire, de relations intersémiotiques larges dans la mesure où la série de numéros du périodique qui l'accueille s'oppose aux séries de numéros des périodiques concurrents. C'est donc le jeu d'un ensemble de paramètres trop souvent négligés dans les études métacritiques qu'il convient d'apprécier.

Cette attention est d'autant plus légitime que la critique journalistique s'inscrit dans une logique de marché, et que ce versant économique est trop souvent l'objet d'une symptomatique forclusion. Par exemple, Gérard Genette (2002) refusant une distinction clivée entre critique universitaire et critique journalistique au profit d'une distinction graduelle, définit ainsi la seconde : primat des fonctions informative et appréciative – cette dernière étant quasiment nulle ou implicite pour la critique savante –, fonction descriptive forte et, à l'inverse de la critique savante, fonction interprétative le plus souvent faible. En escamotant, comme tant d'autres, la fonction économique de la critique journalistique, cette lecture savante, par ailleurs fort convaincante, fait preuve d'un angélisme certain – tout autant que de faire lire, le compte rendu tend à provoquer l'achat d'une production culturelle. Or, les effets conjugués de la fonction appréciative et de la fonction marchande sont incontournables. En effet, toute recension critique participe au premier chef à la constitution du capital symbolique de l'auteur considéré ; partant, toute étude de réception se doit d'évaluer dans quelle mesure et selon quels procédés spécifiques le discours critique en tant que texte journalistique attribue et répartit les distinctions. De ce constat découlent trois conséquences méthodologiques.

D'abord, une attention particulière doit être portée aux paramètres rédactionnels qui contribuent à la mise en valeur du compte rendu. Par

exemple, si la corrélation entre le nombre et le volume des comptes rendus est parfois établie (par Joseph Jurt notamment), à notre connaissance, jamais les choix rédactionnels de l'editing ne sont réellement pris en compte. C'est oublier que le texte journalistique est, d'une part, un texte toujours peu ou prou polyphonique (Krieg, 2000), et constitue, d'autre part, « une figure (une forme perceptible par la vue) qui est en même temps une figuration (rhétorique) de l'information » (Mouillaud, Tétu, 1989 : 56). Par conséquent, un compte rendu tire sa valeur non seulement de l'organe-support qui l'accueille, organe dont il convient d'apprécier le degré de consécration qu'il confère et les positionnements politiques/idéologiques et socioculturels/énonciatifs dans le champ des périodiques ; de la surface qui lui est dévolue ; mais encore de son emplacement dans la page (et le cas échéant de son emplacement dans le supplément littéraire du périodique considéré), et donc des effets induits par les interrelations qu'entretiennent les articles dans l'ensemble de la page ; de la nature de son titre ; de la présence ou non de photographie(s) ; et du degré de consécration que confère sa signature – on sait que ce qui légitime la parole du critique, c'est à la fois la scène où il agit et le capital symbolique accumulé au long de sa trajectoire personnelle. Soit autant de paramètres qui constituent autant d'éléments signifiants de l'information.

En outre, il apparaît inenvisageable d'adopter en la matière une perspective relativiste a-critique. Non qu'il s'agisse de retomber dans l'ornière paternaliste « des louanges et des blâmes », distribués au terme d'une analyse invariablement biaisée par la prégnance indiscutée des motifs de l'écrivain évidemment grand et de sa faculté à imposer, in fine, au monde journalistique sa marque de fabrique et sa vision évidemment transcendantes, mais, dans la mesure où la critique journalistique s'exerce « dans le marché des productions, des distinctions et des profits intellectuels » et qu'en un même temps « elle réclame un mode de reconnaissance qui ne peut être dû qu'à une fonction proprement culturelle » (Bouveresse, 2003 : 41), la critique métacritique ne peut notamment ignorer, quand ils sont opérants et repérables, les effets de réseau et de connivence induits essentiellement par la fusion des instances de production, de diffusion et de consécration. Toutefois, il convient de noter que l'analyse objectivante de ces entre-soi n'équivaut pas à une description disqualifiante (Lahire, 2005 : 132). En effet, si la part de collusion dans l'illusio (Bourdieu, 2004 : 19) est à évaluer, c'est en tenant compte des contraintes, la plupart du temps intériorisées et perçues comme des qualités professionnelles, qui surdéterminent la pratique journalistique et, par conséquent, l'agenda critique et les modalités d'un discours axiologique. Dans cette optique, une attention nouvelle portée aux prières d'insérer, pièces de transmission essentielles entre

l'édition et le journalisme, permettra de déplacer certaines lignes de partage. Pour construire une grammaire rigoureuse des critères de jugement retenus par les critiques, il n'est peut-être pas inutile d'apprécier notamment la part des comptes rendus qui se contentent de démarquer le prière d'insérer, fourni à toutes fins utiles par l'éditeur.

Enfin, c'est la notion de corpus critique qui est à reconsidérer. Dans une perspective contextualiste, l'analyse de l'ensemble des comptes rendus sera nourrie et modulée par la prise en compte d'éventuelles pièces connexes qui, à des titres divers, sont parties intégrantes du processus de réception critique. Outre les prières d'insérer (en général archivés par les éditeurs), on interrogera donc le texte de présentation et la nature des questions posées dans les entretiens publiés accordés par l'auteur lors de la parution d'un ouvrage, les critères déterminant l'élection des extraits d'un ouvrage donnés en encadré pour illustrer le compte rendu dudit ouvrage, et jusqu'aux pavés publicitaires, dans la mesure où, conçus comme montage de citations critiques jouant « le rôle d'arguments d'autorité », ils assurent la « fonction de conversion du symbolique en économique » (Dupont, Rosier, 1981 : 119).

Conclusion

En définitive, adopter une perspective contextualiste en matière de réception du fait littéraire par la presse implique d'effectuer une paramétrisation élargie du discours critique, en n'hésitant pas à pousser, le cas échéant, le pouvoir de résolution de l'analyse métacritique jusqu'à « deviner des choses secrètes ou cachées à partir de traits sous-estimés ou dont on ne tient pas compte, à partir du rebut – du “refuse” – de l'observation » (Freud, 1914 : 103). Ainsi l'application de cette méthode d'analyse à la réception du roman *Les Choses*, de Georges Perec (1965), a-t-elle permis de mettre au jour de nombreux paramètres jusque-là ignorés par les chercheurs (Leenhardt, 1981 ; Leenhardt, Józsa, 1982 : 53-59 ; Sestoft, 1996). On a montré par exemple que la forte mobilisation de l'agenda critique à la sortie de ce premier roman ne s'expliquait pas par la seule densité paraphrastique (Esquenazi, 2000 : 307-308) d'un récit sous-titré *Une histoire des années soixante*, elle était aussi la conséquence d'une situation éditoriale spécifique qui a assuré la mise en visibilité du roman dès avant sa parution : en juin 1965, suite au groupement des éditions Julliard et des Presses de la Cité, la décision est prise d'arrêter la collection « *Les Lettres nouvelles* », jugée trop peu rentable, que dirigeait Maurice Nadeau et dont le capital symbolique déjà considérable s'auréole de la couronne du martyr de la logique marchande ; l'affaire fait alors grand bruit dans le milieu littéraire et *Les Choses*, accepté par Maurice Nadeau en 1964, sera le dernier volume de cette collection avant son transfert chez Denoël, ce qui sera commenté dans nombre de comptes rendus. On a également

établi que la distribution des comptes rendus et la controverse critique autour du sens politique de l'œuvre (a-t-on affaire ou non à une condamnation du welfare capitalism) ne sont effectivement lisibles qu'une fois replacées dans les luttes qui innervent le champ journalistique. Pour prendre un exemple simple : on ne comprend l'intérêt appuyé du *Nouvel Observateur* pour ce premier roman et le choix d'orchestrer la polémique dans ses colonnes en contribuant de fait massivement à la production de la croyance dans la valeur du roman, qu'à la condition expresse de relever la conjonction entre une situation hautement concurrentielle dans le champ journalistique (en septembre 1964, *L'Express* adopte la maquette et l'esprit des news américains pour devenir, au prix d'un engagement à gauche beaucoup moins marqué, le journal des « cadres » et d'un nouvel art de vivre ; en novembre 1964, création du *Nouvel Observateur* qui, dirigé par Jean Daniel, transfuge de *L'Express*, sera le principal organe des intellectuels de gauche) et la matière même du roman de Georges Perec, roman de la fascination exercée par les biens de consommation et de l'engouement pour l'idée nouvelle de « bien-être », et roman dont plusieurs pages sont précisément consacrées à une critique sévère de l'esprit du nouvel... *Express* (Perec, 1965 : 39-42).

On le comprend, mobilisant nombre de savoirs spécifiques (analyse de discours, analyse sémiolinguistique, sociologie de la presse, histoire de l'édition...), la tâche dévolue à une approche contextualiste de la réception est certes considérable, mais c'est à ce prix seulement que pourra être produite une construction réaliste et critique de l'objet d'étude.

Références

- Bertin J., 1977, *La graphique et le traitement graphique de l'information*, Paris, Flammarion.
- Bloor D., 1976, *Sociologie de la logique : les limites de l'épistémologie*, trad. de l'anglais par D. Ebnöther, Paris, Éd. Pandore, 1982.
- Bonnafeux S., Jost Fr., 2000, « Analyse de discours, sémiologie et tournant communicationnel », *Réseaux*, 100, pp. 523-545.
- Bourdieu P., 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éd. Le Seuil, 1998.
- 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Éd. Raisons d'agir.
- Bouveresse J., 2003, *Bourdieu, savant & politique*, Marseille, Éd. Agone.
- Breton Ph. 1996, *L'argumentation dans la communication*, Paris, Éd. La Découverte.
- Cambron M., 2000, « La poésie sur la place publique », *Études françaises*, 36-3, pp. 95-111.
- Charaudeau P., 1988, « La critique cinématographique : faire voir et faire parler », pp. 47-70, in : Charaudeau P., dir., *La Presse. Produit, production, réception*, Paris, Didier Érudition.
- Charron J., Bonville J. de, 1996, « Présentation. Journalisme en mutation.

- Perspectives de recherche et orientations méthodologiques », *Communication*, 17-2, pp. 15-50.
- Chartier D., 2000, *L'émergence des classiques*, Montréal, Éd. Fides.
- Debray R., 1979, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Gallimard, 1986.
- Domecq J.-P., 2002, *Qui a peur de la littérature ?*, Paris, Éd. Mille et une nuits.
- Dupont D., Rosier J.-M., 1981, « La publicité littéraire », *Pratiques*, 32, pp. 117-121.
- Escarpit R., 1967, intervention orale, pp. 14-16, in : Goldmann L., Bernard M., Lallemand R., eds, *Littérature et société. Problèmes de méthodologie en sociologie de la littérature*, Bruxelles, Éd. de l'Institut de sociologie, Université libre de Bruxelles.
- Esquenazi J.-P., 2000, « À bout de souffle et la société de la "Nouvelle Vague" », pp. 299-313, in : Bertin-Maghit, J.-P., dir., *Les Cinémas européens des années cinquante*, Paris, Association française de recherche sur l'histoire du cinéma.
- 2003, *Sociologie des publics*, Paris, Éd. La Découverte.
- Freud S., 1914, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. de l'allemand par B. Féron, Paris, Gallimard, 1988.
- Galster I., 1986, *Le théâtre de Jean-Paul Sartre devant ses premiers critiques*, Paris, J.-M. Place.
- Genette G., 2002, *Figures V*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Gingras Y., 2000, « Pourquoi le "programme fort" est-il incompris ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, 109, pp. 235-255.
- Jauss H. R., 1978, *Pour une esthétique de la réception*, trad. de l'allemand par Cl. Maillard, Paris, Gallimard.
- Jurt J., 1980, *La réception de la littérature par la critique journalistique. Lectures de Bernanos 1926-1936*, Paris, J.-M. Place.
- Krieg A., 2000, « Analyser le discours de presse. Mises au point sur le "discours de presse" comme objet de recherche », *Communication*, 20-1, pp. 75-96.
- Lahire B., 2005, *L'esprit sociologique*, Paris, Éd. La Découverte.
- Lavoine Y., 1997, *Le langage des médias*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Leenhardt J., 1981, « Postface », pp. 147-178. in : Perec G., *Les Choses*, Paris, Union générale d'éditions.
- 1982, *Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1999.
- Merton R. K., 1973, *The Sociology of Science. Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago, University of Chicago Press.
- Meunier J.-P., Peraya D., 2004, *Introduction aux théories de la communication*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Miège B., 1996, *La société conquise par la communication. I. Logiques sociales*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Mouillaud M., 1990, « Le journal, un texte sous tension », *Cahiers de textologie*, 3, pp. 141-155.
- Mouillaud M., Tétu J.-Fr., 1989, *Le journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Naulleau É., 2003, *Petit déjeuner chez Tyrannie*, suivi de : Jourde P., *Le Crétinisme alpin*, Lyon, Éd. La Fosse aux Ours.

- Ory P., Sirinelli J.-Fr., 1987, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, A. Colin, 2004.
- Pagès A., 1989, *La bataille littéraire. Essai sur la réception du naturalisme à l'époque de Germinal*, Paris, Séguier.
- Passeron J.-Cl., 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- Perec G., 1965, *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Paris, Union générale d'éditions, 1981.
- Peytard J., 1975, « Lecture(s) d'une "aire scripturale" : la page de journal », *Langue française*, 28, pp. 39-59.
- Reboul A., Moeschler J., 1998, *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, A. Colin.
- Sestoft C., 1996, « Georges Perec et la critique journalistique », *Arbejdspapir*, 36, Copenhague, Institut for Litteraturvidenskab, non paginé.
- Verdrager P., 2001, *Le sens critique. La réception de Nathalie Sarraute par la presse*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Véron E., 1988, « Presse écrite et théorie des discours sociaux : production, réception, régulation », pp. 11-25, in : Charaudeau P., dir., *La Presse. Produit, production, réception*, Paris, Didier Érudition.